



## Climat cherche romancier

*La littérature moderne se révèle incapable de se saisir du changement climatique, avance l'auteur indien Amitav Ghosh. Trop rationnelle? Trop aut centrée?*

On ne compte plus les essais qui traitent de climat et d'effondrement. Mais où sont les romans qui racontent ce nouveau paysage bouleversé et inquiétant? Pourquoi la fiction a-t-elle autant de mal à faire face à la mutation climatique? Et pourquoi celle-ci reste-t-elle souvent cantonnée dans les rayons jugés secondaires de la science-fiction ou de la littérature jeunesse? L'écrivain indien Amitav Ghosh, aujourd'hui instal-»

» lé à Brooklyn, s’empare de ces questions dans *Le Grand Dérangement*, traduit en français quatre ans après sa parution en anglais. Un essai littéraire autant que politique et spirituel, et une vibrante invitation à écrire des « récits pour notre temps », peuplés d’humains et de non-humains, de continents et d’histoires trop souvent évacués de l’imaginaire occidental moderne.

**En 1978, vous avez croisé une tornade, mais n’avez jamais intégré cette expérience dans vos romans...**

Ce n’est pas faute d’avoir essayé, et cette impossibilité m’a tarabudé. Pourquoi ai-je été incapable de transformer en fiction ma rencontre avec cette petite tornade, à Delhi ? J’en suis arrivé à cette conclusion : son caractère imprévisible m’en a empêché. Dit autrement, « l’inattendu », « l’extraordinaire » ne font pas partie de nos imaginaires modernes. Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, nous vivons sous le régime des statistiques, gouverné par les idées de probabilité et d’improbabilité, et cette « rationalisation » de la vie moderne, qui a démarré dans l’économie, a imprégné nos vies, notre culture. Comme le dit le théoricien littéraire Franco Moretti, le roman a pris sa forme moderne en « *faisant passer l’inédit au second plan [...] tandis que le quotidien s’arroe le devant de la scène* ». L’univers romanesque s’est donné pour objectif de recréer la quotidienneté, la rationalité supposées de la vie. Résultat, un livre peut être critiqué parce qu’il présente trop d’incohérences ou de coïncidences... Voilà pourquoi le changement climatique, qui abonde en événements « inédits », représente un tel défi pour l’imagination contemporaine.

**Depuis la première publication de votre essai, de plus en plus d’écrivains ne s’emparent-ils pas du sujet ?**

Le paysage littéraire a beaucoup évolué. 2018 a été une année charnière, marquée par des événements climatiques extrêmes – méga-incendies, tempêtes, inondations... –, mais aussi par Greta Thunberg, les grèves des jeunes pour le climat, l’apparition du mouvement Extinction Rebellion (XR) – au sein duquel des écrivains ont même constitué un groupe, Writers Rebel. C’est aussi en 2018 qu’est paru *L’Arbre-monde*, de Richard Powers (prix Pulitzer), qui a eu un impact majeur sur le monde littéraire. De mon côté, je me suis lancé dans une fiction remplie d’événements improbables (*Gun Island*, publié en anglais en 2019). J’y décris par exemple un incendie qui avance vers le Getty Museum, à Los Angeles ; j’ai écrit cette scène six mois avant que cela n’arrive réellement...

Mais globalement le constat fait dans *Le Grand Dérangement* tient toujours : le changement climatique demeure en dehors des catégories « normales » de la fiction, il reste étrange, et étranger à notre imagination moderne. Il est même perturbant de constater que c’est lorsque l’activité humaine a commencé à modifier l’atmosphère terrestre et l’ensemble des vivants que l’imagination romanesque, elle, s’est centrée sur l’humain, la conscience de soi, l’individu ! Au moment où le réchauffement devient un problème collectif, l’humanité se retrouve empêtrée dans une culture dominante où l’idée du collectif a été évacuée de la politique, de l’économie, de la littérature...

## À LIRE

**Le Grand Dérangement.**

**Nos récits à l’épreuve du changement climatique,**

d’Amitav Ghosh, trad. de l’anglais par Morgane Iserte et Nicolas Haeringer, éd. Wildproject, 224 p., 20 €.

**Dans l’imaginaire, écrivez-vous, le changement climatique est semblable aux extra-terrestres...**

On l’a largement relégué dans des genres « subalternes » de la littérature, autrefois appelés roman gothique ou mélodrame et aujourd’hui fantastique ou science-fiction. Il ne rentre pas dans le pré carré de la fiction « sérieuse ». Les origines de cette relégation, comme l’ont écrit Bruno Latour, Philippe Descola ou Eduardo Viveiros de Castro, se nichent dans l’humanisme des Lumières, qui a fondé notre modernité sur l’idée d’une domination de l’homme sur la nature, et celle d’une « partition » entre culture et nature. Mais ce que nous vivons aujourd’hui rappelle un moment majeur des Lumières, quand le tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, a bouleversé les penseurs de l’époque, en particulier en France. Eux qui pensaient que l’homme avait conquis la nature ont découvert que ce n’était pas le cas... Pourtant, nous continuons à croire en cette illusion née des esprits des Lumières.

**Comment un écrivain peut-il s’en échapper ?**

Par exemple en s’intéressant aux cultures qui ont pensé en dehors de ces paradigmes, et transmis une image totalement différente du monde. Pour cela, on doit sortir du langage des Lumières, et donc de l’anglais, du français... Après *Le Grand Dérangement*, j’ai ressenti le besoin de plonger dans des textes en bengali du xv<sup>e</sup> siècle et j’ai découvert d’incroyables récits mettant en scène le climat, l’atmosphère, les animaux. Il y a notamment l’histoire de Manasa, déesse des serpents, et de son combat contre un être appelé « le marchand », qu’elle cherche à dominer et à qui elle envoie les plus terribles calamités – sécheresses, tempêtes... Une bataille stupéfiante qui symbolise le conflit entre, d’une part, la nature et les non-humains et, de l’autre, le profit, qui avait été parfaitement compris par nos lointains ancêtres ! Cette légende m’a tellement marqué que mon roman *Gun Island* est structuré autour de ce combat.

**C’est plus compliqué pour un Occidental, élevé dans le rationalisme ?**

Peut-être même impossible... Quand ils parlent de la nature, les Occidentaux évoquent leur émerveillement et leur

**« L’inattendu, l’extraordinaire ne font pas partie de nos imaginaires modernes. »**



amour pour celle-ci, l'importance d'en prendre soin. Mais dans le monde animaliste, le fondement de la relation entre humains et non-humains n'est pas l'émerveillement. C'est la peur. Tout l'enjeu de l'humanisme des Lumières a consisté à éradiquer cette peur, mais elle revient nous hanter aujourd'hui, comme Voltaire face au séisme de Lisbonne. Il a redécouvert la peur.

**Les artistes américains n'ont-ils pas eu peur, par exemple, de l'ouragan Sandy, en 2012, qui frappa New York ?**

En tout cas, il n'a pas déclenché les mêmes émotions que l'attentat du World Trade Center – on peut remplir une bibliothèque avec les œuvres créées après le 11 Septembre. Sandy a aussi été dévastateur : le quartier de Chelsea, qui concentre artistes, écrivains, galeries d'art, a été l'un des plus touchés. Et pourtant, Sandy n'a donné lieu à aucun livre, aucun film de fiction ! C'est d'autant plus surprenant que plusieurs auteurs de science-fiction avaient déjà imaginé la disparition sous les eaux de New York. C'est sans doute le problème de la science-fiction qu'on appelle « fiction climatique », les catastrophes advenant dans le futur. Mais l'avenir n'est qu'un aspect du changement climatique. Le passé récent en est un autre et, plus important encore, le présent.

**Est-ce aussi dû au fait que nous voyons le climat comme un enjeu scientifique, technique ?**

Oui, parce que l'essentiel de notre information provient des scientifiques occidentaux. Les effets du changement touchent déjà des millions de gens ordinaires – des femmes pauvres en Inde, des pêcheurs ou des paysans en France font l'expérience de l'avenir qui nous attend tous... Mais leurs voix ne sont pas écoutées. C'est une partie du problème : les écrivains, qui vivent souvent dans les villes, ne voient pas ce qui se passe loin d'eux. Ils ne parlent pas d'autres langues. Comment pourraient-ils remarquer que le bengali est une des langues qu'on entend le plus à Venise ? Beaucoup de ceux qui préparent des pizzas ou jouent de l'accordéon sont des Bangladais, déplacés pour la plupart par le même phénomène qui menace aujourd'hui leur ville d'adoption : la montée des eaux... Mais ici encore, les choses changent. Je viens de terminer un livre exceptionnel de



Stefano Liberti, un journaliste italien (*Terra bruciata*, en français « terre brûlée », inédit), sur l'impact du changement climatique en Italie. Il donne à entendre, et ressentir, ce qui est en train de se passer, en donnant la parole à des viticulteurs, des moines, des paysans.

**Vous voyez les romans évoluer en Inde ?**

Jusqu'aux années 1980, le paysage littéraire était très différent en Birmanie, au Bangladesh ou en Inde. Les romans étaient imprégnés de forêts, de rivières, des vies des gens ordinaires. Mais tout a changé, et les jeunes écrivains asiatiques n'ont plus de liens, et pas vraiment d'intérêt pour la campagne, la ruralité. Ils vivent dans des mégapoles, et quelle que soit leur langue ils dupliquent le modèle occidental. Le néolibéralisme a été le plus grand des fléaux, aux plans économique, politique, environnemental mais aussi pour les imaginaires. Combien de romans décrivent leurs personnages en utilisant des noms de marques (tel personnage est « du genre à porter des chaussures Prada » ...) ? Beaucoup, en Asie, en Occident, sont devenus complices, ou se sont fait piéger par les manipulations du marché.

**Dans votre essai, vous insistez sur le rôle central de l'Asie dans le réchauffement climatique...**

La grande majorité des victimes potentielles – les femmes, en première ligne – vivent en Asie, de même qu'en Afrique. Mais l'Asie est aussi devenue l'un des protagonistes principaux de la crise climatique, en entrant dans la course au développement. En Inde comme en Chine, nombreux (à commencer par Gandhi) sont ceux qui ont compris, bien avant les scientifiques, que la civi-

lisation industrielle s'effondrerait si la majorité des habitants l'adoptait. Mais ces voix peinent à se faire entendre.

Quand un Occidental parle du climat, il adopte une approche chiffrée et technologique – il faut diminuer son empreinte, augmenter le pourcentage des énergies alternatives, etc. Interrogez un Indonésien ou un Chinois, et il vous répondra inégalités, colère et justice climatique – pourquoi devrions-nous réduire nos émissions alors qu'eux en ont tellement profité ? Aux États-Unis, cette lecture en termes d'inégalités ne se retrouve guère que chez les auteurs noirs et amérindiens, qui s'en emparent à mesure que grandit l'influence du mouvement pour la justice climatique. Jesmyn Ward, par exemple, a écrit un magnifique roman sur l'ouragan Katrina, en 2005, et ses effets sur la communauté noire de La Nouvelle-Orléans...

**Les écrivains ont-ils ou non la responsabilité de raconter le bouleversement climatique ?**

La littérature ne joue plus qu'un rôle marginal dans la culture occidentale – les séries sont plus influentes ! Alors, les romans peuvent-ils faire évoluer les esprits à propos de la mutation climatique ? Je ne pense pas, la littérature n'a pas une fonction instrumentale – les romans de propagande, comme en ex-URSS, sont un anti-modèle ! Non, si je m'interroge sur la fiction, c'est parce que je suis un écrivain et que je conçois l'écriture comme une manière de raconter le monde, de le rendre sensible, du mieux que je peux. Voilà ma responsabilité fondamentale.

*Propos recueillis par*

**Weronika Zarachowicz**  
*Illustrations Antony Huchette pour Télérama*

AMITAV GHOSH

1956

Naissance à Calcutta.

1988

Parution de *Lignes d'ombre*, qui remportera le prix Sahitya Akademi, un des principaux prix littéraires indiens.

1990

*Les Feux du Bengale* remporte le prix Médicis étranger.

1999

Professeur au Queens College de New York.

2005

Professeur invité à l'Université de Harvard (Massachusetts).